

Le «Fléau des farfadets»

Une troupe de farfadets
Différents de taille et de forme,
L'un ridicule, l'autre énorme,
S'y démène en diable-cadets ;
Ma visière en est fascinée,
Mon ouïe en est subornée,
Ma cervelle en est hors de soi ;
Bref, ces fabricateurs d'impostures
Étalent tout autour de moi
Leurs grimaces et leurs postures.
– Saint-Amant, *Le Mauvais logement, caprice.*

Lorsqu'en 1818, Alexis Vincent Charles Berbiguier¹ débute l'écriture de ses mémoires sur ces immondes créatures que sont, selon lui, les farfadets, il souhaite avant tout dénoncer ses persécuteurs, qui le torturent depuis plus de vingt ans. Jusqu'en 1820, il veillera à porter quotidiennement ses mémoires à l'imprimeur, ce qui aboutira à l'impression d'un ouvrage colossal en trois volumes, dans lequel il narre avec une incroyable minutie les tourments infligés par ses bourreaux. Pour

¹ Il ajoutera par la suite « Terre-Neuve du Thym » à son nom, le thym étant en une plante apte selon lui à chasser les farfadets.

Berbiguier, son travail certifie l'existence de ces démons qu'il nomme les « farfadets », sorte d'esprits malfaisants, la plupart du temps invisibles, qui sont à la source de toutes les peines du monde, et plus particulièrement des siennes. Il annonce par ailleurs ce projet de « dénonciation » dès sa préface, dans laquelle il précise que c'est « dans l'intérêt du genre humain qu'[il] agi[t], [qu'il] veu[t] que tous les farfadets soient mis à la raison, et [s]on but sera rempli » (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 25).

L'époque où Berbiguier compose ses mémoires est propice aux croyances démonologiques, suite à la grande Inquisition et à l'illumination du XVIII^e siècle, qui marquent profondément le XIX^e siècle à travers, entre autres, un engouement pour l'occultisme. Ce n'est donc guère étonnant que la figure de Satan imprègne *Les Farfadets* et que la sorcellerie se manifeste dans le récit sous la forme de la persécution. Le XIX^e siècle voit également le développement de la psychiatrie, par l'entremise de travaux de grands aliénistes, tels que Henry Ey et Philippe Pinel, dont Berbiguier sera justement le patient. Pinel, que l'auteur considère littéralement comme le « représentant de Satan » dans sa nomenclature des farfadets², ne réussira guère à le délivrer des supplices des démons invisibles, réels uniquement pour le seul tourmenté. Dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, tout un passage est d'ailleurs consacré à l'auteur des *Farfadets*, le plus « fameux des monomanes hallucinés³ » (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, s. 2, t. 9, 1868-1889, p. 158). Tel qu'explicité dans l'article sur la monomanie, le propre du délire monomaniaque consiste principalement en l'attachement à une ou plusieurs idées récurrentes, ou encore à un ou des sentiments dominants, qui deviennent l'axe central de l'existence du malade. Le sujet en vient ainsi à ramener toutes ses pensées à de fausses interprétations, qu'il considère comme véridiques. Pour sa part, Shoshana Felman, spé-

2 Selon Berbiguier, la nomenclature des farfadets, selon leur degré de puissance, est constituée de : « Moreau, magicien et sorcier à Paris, représentant de Belzébuth. Pinel père, médecin de la Salpêtrière, représentant de Satan. Bonnet, employé à Versailles, représentant d'Eurinome. Bouge, associé de Nicolas, représentant de Pluton. Nicolas, médecin à Avignon, représentant de Moloch. Baptiste Prieur, de Moulins, représentant de Pan. Prieur aîné, son frère, marchand droguiste, représentant de Liliith. Étienne Prieur, de Moulins, représentant de Léonard. Papon Lominy, cousin des Prieur, représentant de Baalberith. Janneton Lavalette, la Mansotte et la Vandeval, représentant l'archi-diabliesse Prosperine, qui a voulu mettre trois diablieses à mes trousseaux. Chay, de Carpentras, représentant de Lucifer, qui est le grand justicier de la Cour infernale. Tous les autres farfadets dont j'aurai occasion de parler dans mon ouvrage, sont les représentants d'Alastor, exécuteur des hautes-œuvres, également attachés à la cour infernale. » (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 64-65.)

3 L'article sur la monomanie du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* propose la description suivante de Berbiguier : « Berbiguier, le plus fameux des monomanes hallucinés, consacrait tout son temps à se défendre des injures et des attaques des farfadets, à faire la chasse à ces êtres fantastiques, à les emprisonner dans des boîtes ou dans des bouteilles, à les piquer avec des épingles comme des papillons. » (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, s. 2, t. 9, 1868-1889, p. 158.)

cialiste de la littérature du XIX^e et du XX^e siècle, précise que « ce qui caractérise la folie, ce n'est pas simplement un aveuglement, mais un aveuglement aveuglé à lui-même, au point de nécessairement comporter une illusion de raison » (Felman, 1978, p. 37). De fait, Berbiguier affirme à moult reprises au cours de ses trois livres qu'il n'est pas fou, que sa « tête est bonne, [s]on corps est sans aucune déféctuosité » (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 63), et que nous n'avons « pas affaire à une tête mal organisée » (*ibid.*, p. 154). Pour la victime des farfadets, ses assertions sont donc cohérentes et structurées, tout comme les propos consignés dans ses mémoires.

Toutefois, l'écriture de Berbiguier possède un *style* qui n'est pas sans éveiller des soupçons sur la véracité de ses dires, que ce soit par l'usage de certains mots et métaphores, les répétitions et les thématiques récurrentes, qui rendent compte de sa perception singulière du monde. Un examen plus approfondi des traces de la folie dans l'écriture de ce « grand persécuté » apparaît en ce sens intéressant, que ce soit par les motifs des farfadets mêmes, ou encore par son délire mystique, de même que par l'expression constante de son masochisme et de sa toute-puissance.

La secte *infernalico-diabolique*

Pour Berbiguier, qui se nomme lui-même le « Fléau des farfadets » tout au long de son ouvrage, ces génies malfaisants qui le persécutent jour et nuit sont tout ce qu'il y a de plus réel. Mais d'abord, qui sont ces farfadets et de quelle manière tourmentent-ils l'auteur des mémoires ? Berbiguier propose plusieurs définitions de ces disciples de Belzébuth : tantôt de chair, qui prennent la forme de ses fréquentations pour mieux le tromper, tantôt invisibles, ceux-ci venant, la nuit tombée, danser sur son corps. Il écrit ainsi dans son premier livre que les farfadets « jouissent nuitamment des femmes [...], commettent envers les hommes le crime de Sodome et Gomorrhe [...], se nichent dans les poils [...], se métamorphosent en puces, en poux » (*ibid.*, p. 65). Au fur et à mesure que les chapitres se poursuivent, leurs crimes se complexifient, prenant une ampleur de plus en plus démesurée, jusqu'à s'attaquer à l'entourage du persécuté et aux conditions atmosphériques⁴, qui ne sont

4 À ce propos, un passage de *Les Excentriques* de Champfleury, qui narre une rencontre avec Berbiguier, quelque temps avant sa mort, alors que ce dernier s'est retiré dans le Vaucluse, est particulièrement évocateur :

« Vous voyez cette plaine, me dit Berbiguier, en étendant les bras ; toutes les moissons étaient condamnées à mon arrivée ; je les ai sauvées ; ils ne me le pardonnent pas ; ils savent que je suis au monde pour les combattre, et pour délivrer mon pays des incendies, des inondations, des pestes, des famines, aussi s'acharnent-ils toujours après moi, nuit et jour. » (Champfleury, 1967, p. 131.)

régies, selon lui, que par ces démons qui cherchent sans cesse à assouvir leurs cruelles jouissances.

Toutefois, la plupart des crimes imputés aux farfadets se rattachent de près ou de loin à la sexualité, car Berbiguier, obsédé par ses devoirs religieux, possède un rapport au corps des plus ambigus. Dans le cas du « Fléau des farfadets », cette relation est sans contredit défectueuse, son délire s'articulant autour de cet axe central. Le langage employé par Berbiguier est en ce sens le reflet de ce rapport problématique au corps, qui s'exprime par l'entremise de l'écriture. On peut relever, par exemple, l'emploi systématique d'un vocabulaire lié au plaisir et à la jouissance lorsqu'il est question des visites nocturnes de ses persécuteurs, qui cherchent notamment à le transporter dans « un lieu de délices où [il] jouira *ad libitum* » (*ibid.*, p. 575).

Le chapitre LXXXV du *Livre premier* est particulièrement intéressant à cet égard, puisqu'il s'agit du seul dans lequel Berbiguier narre une période de sa vie avant qu'il ne soit sous l'emprise des farfadets. En effet, l'enfance de Berbiguier, telle que dépeinte par l'auteur lui-même dans ses mémoires, semble tout droit sortie du *Jardin des délices* de Bosch. Il est vrai que les premiers instants de son existence sont assez particuliers : aîné de deux enfants, infirme jusqu'à l'âge de neuf ans, il ne commencera à marcher que le jour même du décès de son jeune frère, jusqu'alors le préféré de ses parents. De la mort de son cadet, il ne dira presque rien, sinon que le Seigneur a « fait ce qu'[il] jug[eait] à propos » (*ibid.*, p. 216). Par la suite, le jeune enfant rétabli se fauilera dans la ville à l'insu de ses parents, fort occupés à pleurer son frère, et visitera quelques-uns de ses oncles et un monastère, au centre duquel se trouve un fabuleux jardin. Cette scène, qui consiste en l'un des derniers chapitres du *Livre premier*, est importante, puisqu'elle permet de saisir plusieurs idées récurrentes chez Berbiguier, notamment le motif du jardin (le jardin d'Éden, le jardin aux Plantes, etc.) et l'importance qu'auront les prêtres et l'un de ses oncles au cours de son existence. Dans ce passage, l'auteur mentionne qu'il est emmené par les religieux en cet endroit paradisiaque, où lui sont offerts des fruits pour son plaisir. Calqué sur la Genèse, ce récit romancé n'est pas sans surprendre issu d'un des nombreux fantasmes religieux que chérit Berbiguier. Néanmoins, au-delà du motif du péché originel s'exprime ici la concrétisation du désir, constamment réprimé dans le reste de ses mémoires.

Ce refus chez Berbiguier de laisser libre cours à ses penchants n'a rien d'anodin, puisque « l'angoisse comme la jouissance appartient à la catégorie du réel, échappent au savoir, échappent au symbolique [...] ni l'une ni l'autre ne peuvent se dire [...] à la limite, l'une comme

l'autre se taisent ou se crient» (Ansermet, Grosrichard et Méla, 1989, p. 99). L'ouvrage de Berbiguier est sans contredit une fastidieuse tentative d'exprimer ce désir, c'est-à-dire l'expression du hurlement d'une pensée qui se refuse à elle-même. En ce sens, le motif des farfadets consisterait en la projection de l'inadmissible pour le délirant et représenterait l'accomplissement d'une volonté niée. Parce que le sujet refuse d'accepter ses propres inclinations, le malade en viendrait à accuser son entourage, en discernant en chacun ce qu'il craint plus que tout en lui-même.

Deux seules figures échappent à la méfiance systématique de Berbiguier pour ses proches (trois en comptant son écureuil domestique, dont il sera question plus loin), soit Dieu et son oncle adoré, qui décède dans des circonstances nébuleuses et dont il sera question de manière récurrente dans les livres suivants. Dans les chapitres XIX et XX du premier livre, l'auteur relate le procès et la mort de son oncle, laquelle ressemble fort à un suicide par empoisonnement. Berbiguier y fait mention de son «inviolable attachement» (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 88) pour son riche parent, jugé fou par les autres membres de sa famille et dont il devait être le seul héritier. Pourtant, le «Fléau des farfadets» ne cesse de louer le vertueux vieillard, à qui il porte une adoration excessive qui le poussera même à veiller pendant une journée entière le cercueil ouvert de celui-ci dans le cimetière, avant que la fosse ne soit creusée. Cette relation ambiguë s'observe dans plusieurs passages des mémoires dans lesquels on peut lire, par exemple, que «sa mort fut un coup de foudre pour [lui], comme elle fut une énigme pour le médecin, qui n'a jamais pu en dire la cause» (*ibid.*, p. 371). Outre le choc émotif exprimé ici par Berbiguier, l'emploi de l'expression «coup de foudre» implique une lourde charge, à la fois émotive et amoureuse. Car, pour la victime des farfadets, l'amour ne peut être autrement que sublime, tel que celui qu'il éprouve pour Dieu. Seul son oncle pouvait également se vanter de recevoir de son neveu des louanges semblables. De cette manière, la mort de l'oncle bienfaiteur se place naturellement au début des persécutions de Berbiguier, lesquelles semblent doubler à la suite de cet événement, dont il ne parvient pas à se consoler. En somme, la disparition de cet être cher marque une transition cruciale chez le sujet, son délire se nourrissant fortement de l'ambivalence des sentiments ressentis à l'égard du mort.

Le délire mystique

La notion de persécution est présente à chaque page chez Berbiguier, inscrite au centre de ses idées délirantes. D'abord, l'usage même du terme «persécution», que l'on recense un nombre incalculable de fois

dans ses mémoires, est révélateur. Issu du latin *persecutio* (persécution contre les chrétiens), il se rapportait, au Moyen Âge, aux outrages perpétrés envers les croyants, avant de désigner de façon plus large, comme il est d'usage à l'époque de Berbiguier, tout tourment injustement commis à l'égard d'un supplicié. Le choix d'un tel terme n'est pas fortuit, car la victime des farfadets se rapproche ainsi des martyrs chrétiens et met de l'avant sa conscience immaculée, en ne lésinant pas sur les termes vertueux pour se décrire. D'ailleurs, dans son troisième livre, Berbiguier se compare à plusieurs saints, dont Job et Saint-Antoine, qu'il prétend même surpasser par la qualité de ses souffrances⁵. Il fait ainsi mention de sa disposition pour le bien, de sa vie dépourvue de la moindre souillure et surtout du fait qu'il « souffre cela avec la résignation la plus parfaite, [ne s']occup[ant] qu'à prier Dieu dans les Églises et à [s]e mortifier par l'abstinence et le jeûne » (*ibid.*, p. 130). Une telle surenchère sur sa propre vertu, plutôt que de convaincre, tend plutôt à produire l'effet contraire, c'est-à-dire à s'interroger sur ce qu'une telle emphase cherche à dissimuler. En lisant plus attentivement les mémoires, nous nous apercevons effectivement que Berbiguier, sous son apparente candeur, est loin d'être aussi vertueux qu'il le prétend et qu'il est constamment tiraillé par sa propre ambivalence entre l'amour et la haine. Il écrit par exemple, en s'adressant à ses lecteurs : « [...] il faut que je vous fasse partager la haine et l'horreur que [les farfadets] m'ont inspirés. [...] Préparez-vous à éprouver les plus vives sensations en lisant les cruautés dont je veux encore vous rendre compte [...]. » (*ibid.*, p. 221). De plus, tandis qu'à certains moments il s'affirme exempt de toutes offenses, à d'autres, il demande pardon au Seigneur pour ses péchés, afin de « s'affranchir des fautes involontaires qu'[il] [puisse] avoir commises » (*ibid.*, p. 101).

Le rapport qu'entretient l'auteur avec Dieu, qu'il affuble le plus souvent de surnoms comme l'« Éternel », le « Tout-Puissant » ou encore le « Très-Haut », est marqué du sceau de l'ambiguïté, notamment sexuelle. Les seuls moments du récit dans lesquels Berbiguier se permet la surabondance de termes à connotation érotique sont ceux où le « Tout-Puissant » est mentionné, particulièrement dans le chapitre VII du *Livre premier*, qui porte le titre « Apparition de Jésus-Christ », et dans lequel le « Fléau des farfadets » raconte l'un des rares moments de répit octroyé par ses persécuteurs. Dans ce chapitre, il précise que :

⁵ Convaincu de sa place au panthéon des saints martyrs, Berbiguier écrit que : « s'il faut le dire sans détour, je trouve que les souffrances que saint Antoine a éprouvées n'ont pas été aussi grandes et surtout aussi longues que les miennes » (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 553). Dans cette même envolée, il ajoute que « tout comme [lui], Saint Antoine a souvent désiré la mort ; mais la providence divine, qui voulait se servir de lui à autre chose et pour convertir ses déserts en un paradis, ne permit pas que le glaive tranchât la vie à celui qui devait la donner à tant d'autres » (*ibid.*, p. 553).

Pendant trois grandes heures je le contemplais [Jésus-Christ] en me livrant aux réflexions les plus douces et les plus suaves. Je pris la liberté de lui faire entendre ma voix tremblante de plaisir et étouffée par des sanglots d'admiration. Seigneur, lui dis-je, votre présence me fait oublier tous les maux que j'ai soufferts jusqu'à ce moment ; qu'il me soit permis de contempler votre majesté divine, de jouir du bonheur de vous voir. (*Ibid.*, p. 72.)

L'emploi d'un tel vocabulaire ne relève en rien du hasard, puisqu'il dévoile, comme de nombreux passages des trois volumes, l'investissement fantasmatique de l'auteur dans ces figures religieuses et le refus de toutes manifestations tangibles du désir. L'auteur, à la manière d'un mystique, déplace ce désir sur des représentations immatérielles. Si l'amour et le désir prennent pour Berbiguier une forme sublimée et invisible, il n'est pas surprenant que la haine, de même que les interdits en fassent de même. Les farfadets peuvent dans cette optique, être envisagés en tant que manifestations du violent refus que le sujet porte à ses propres penchants, qu'il considère comme «impurs». De cette manière, il sera sans cesse question dans son ouvrage, de façon directe ou indirecte, de ce corps meurtri, voire *crucifié* par ses persécuteurs⁶.

Dans son ouvrage *L'Inconscient et le sacré*, Catherine Parat s'intéresse aux rapports entre le délire et la religion, de même qu'aux différentes manifestations du sacré dans le discours. Elle écrit ainsi que l'expérience mystique «crée une brisure du discours, des ruptures, des plans de clivage qui introduisent à des niveaux d'existence psychique qui ne sont plus en continuité» (Parat, 2002, p. 25). Ces différentes brisures dans le langage se retrouvent dans les propos du mystique, qui, à l'instar du «Fléau des farfadets», exprime dans son délire des désirs de transgressions. Ces désirs, parce que non admis, subissent dès lors une forme de travestissement.

En somme, dans un délire comme celui de Berbiguier, le malade projette le plus souvent vers l'extérieur ce qu'il refuse d'accepter en lui-même, dans le cas présent d'avoir manqué aux commandements d'un Dieu idéalisé. Par ces manquements, le sujet croit devenir par le fait même un être «abject» tels ces «exécrables farfadets» constamment accusés par Berbiguier. Cette attention que porte le malade aux intentions des autres (chacun des gestes de l'entourage de l'auteur est sans arrêt interprété dans *Les Farfadets* et perçu comme porteur d'intentions hostiles) aurait donc une fonction principalement défensive. Dans

⁶ Bien que Berbiguier n'emploie pas directement le terme «crucifier», ses souffrances revêtent un caractère fortement sacrificiel, l'auteur souhaitant souffrir, à la manière du Christ, pour délivrer les hommes des farfadets. S'adressant à Dieu, il écrit : «Laissez-moi, laissez-moi souffrir encore pendant longtemps toutes les horreurs auxquelles je suis depuis si longtemps en butte. Je ne puis pas trop désirer la haine de vos ennemis, elle me prouve que je suis digne d'être un des élus dont le nombre doit être si petit.» (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 472.)

son analyse sur le président Schreber, célèbre délirant mystique, Freud écrit justement que « dans le délire de persécution, la déformation consiste en une transformation d'affect : ce qui aurait dû être éprouvé intérieurement comme de l'amour est perçu de l'extérieur comme de la haine » (Freud, 1995, p. 65). Bref, en soustrayant l'attention de ses désirs véritables pour les diriger vers des entités invisibles, le sujet nie ainsi certains de ses souhaits les plus inadmissibles, qui se rapportent, dans le cas de Berbiguier, à la sexualité et à la mort.

La mort et le martyr

L'agressivité contenue dans le délire de persécution de Berbiguier, qui se traduit par la haine envers les démons tourmenteurs, cache également un fort désir de mort, qui s'exprime à travers l'aspiration au suicide que l'auteur décrit à quelques reprises. Toutefois, comme ce souhait de mettre fin à ses jours est contraire aux préceptes religieux, il en imputera la faute aux farfadets en écrivant, par exemple, qu'ils tentent par tous les moyens de le forcer à se jeter dans la rivière. Cette idée de mort et de suicide reviendra plusieurs fois dans les mémoires, prenant souvent la forme d'insinuations voilées sous des accusations portées contre les persécuteurs tant détestés⁷. Car Berbiguier ne peut concevoir la haine qu'il ressent envers lui-même, de même que son attrait pour l'autodestruction, particulièrement à la suite de la mort de son oncle. Cette volonté d'anéantissement prend donc, outre la forme extérieure des démons tourmenteurs, celle d'un fort sado-masochisme, qui semble jouer un rôle compensatoire face à la négation de la pulsion d'auto-conservation.

Dans le chapitre v du *Livre second*, l'auteur résume d'ailleurs très bien son désir véritable en écrivant :

Souffrir ou mourir, c'était la devise de Sainte-Thérèse. Pourquoi ne serait-ce pas la mienne ? Je veux être persécuté pour l'amour de mon Dieu ; je veux que les farfadets continuent à être mes ennemis acharnés ; je veux qu'ils m'empêchent de dormir ; je veux... je veux obéir en tout à la volonté de mon Créateur. (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 232.)

La répétition presque liturgique du « je veux » est signifiante, puisqu'elle indique la volonté de souffrir du sujet, qui s'identifie ici à Sainte-Thérèse d'Avila, laquelle expérimenta aussi des apparitions divines. Sans contredire très influencé par sa lecture des mémoires de Sainte-Thérèse,

⁷ Berbiguier écrit ainsi dans son *Livre premier* : « Tourmenté jour et nuit, on ne me laissa pas tranquille, même dans le temps du Seigneur. Si je portais mes pas sur le bord du Rhône, ils étaient là pour me prendre par l'habit, afin de m'entraîner dans le courant du fleuve ; si j'allais sur une élévation, ils cherchaient à me précipiter dans la plaine. » (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990., p. 69.)

Berbiguier décrira d'ailleurs ses propres expériences mystiques sous une forme proche des extases racontées par la sainte⁸. De plus, l'usage répétitif du même mot, ou groupe de mots, est souvent révélateur des obsessions du malade, puisque, comme l'explique Juan Rigoli dans *Lire le délire*, «toute passion s'occupe fortement de son objet, et par conséquent elle se plaît souvent à répéter le mot qui en exprime l'idée [...] la répétition [étant] propre à exprimer toutes les passions» (Juan Rigoli, 2001, p. 95). Féru de lectures saintes et démonologiques, Berbiguier laisse donc filtrer dans son discours plusieurs de ses influences livresques, la victime des farfadets semblant éprouver quelques difficultés à ne pas spontanément s'identifier aux figures bibliques. Que ce soit par l'intensité de son style ou encore par la lourde charge émotive de son écriture, l'auteur des mémoires rejoint ici la puissance du discours des martyrs et des mystiques, leur extase dirigée vers cette même entité céleste et toute-puissante.

En outre, le masochisme de Berbiguier est clairement exprimé dans la description que fait de lui Lorédan Larchey, lexicographe français, dans son ouvrage biographique intitulé *Gens singuliers*, lorsqu'il écrit :

[...] c'était quelque chose de singulier [...] que de voir Berbiguier s'interrompre, au milieu d'une conversation grave, pour tirer une épingle de son étui, l'approcher doucement de son habillement, et l'y enfoncer en éclatant de rire [...] (1993, p. 129.)

En effet, l'auteur des *Farfadets* conservait toujours sur lui plusieurs aiguilles, l'un des meilleurs moyens, selon lui, pour faire cesser l'action de ses bourreaux lorsqu'ils s'acharnaient à poursuivre leurs attouchements déplacés. Il développe par ailleurs ses propres rituels pour faire cesser leurs actions : par exemple il plonge dans l'huile bouillante des cœurs de bœufs piquetés d'épingles, ou encore il enferme les farfadets dans ce qu'il nomme des «bouteilles-prisons», remplies de tabac et de liquides aromatiques. Berbiguier précise également :

[...] les moyens de consumer les farfadets pour qu'il n'en échappe pas un seul [...] c'est de me servir d'une grande cuillère de fer bombée, dans laquelle je mets du soufre et des petits paquets renfermant les farfadets que j'ai pris dans du tabac : je couvre la cuillère et j'y mets le feu ; c'est alors que je jouis de les entendre pétiller de rage et de douleur. (1990, p. 535).

Il est intéressant de remarquer dans ce passage l'utilisation de termes liés de près ou de loin à la passion, tels que «consumer», «feu» et «jouir». La fin de cet extrait témoigne, en outre, du plaisir que ressent Berbiguier

⁸ De cette manière, il décrit l'apparition de Jésus-Christ comme la vision d'«un nombre infini d'étoiles, au milieu desquelles étaient une bobèche plate, d'où sortait une lumière éclatante [...] un trône resplendissant de diamants, de rubis et de toutes pierres précieuses, était dans l'enfoncement où les étoiles étaient attachées» (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 72).

à persécuter à son tour ses bourreaux. En ce sens, une autre manifestation de ses penchants destructeurs se retrouve dans l'expression de son sadisme, bien présent, même si dissimulé sous les fards de la candeur.

L'exemple le plus frappant est sans contredit la relation de Berbiguiier avec son écureuil domestique, qui répond au nom de Coco et qui devient selon lui la victime des farfadets, qui arrachent d'abord une partie de sa queue. Le petit animal succombe par la suite à ses blessures. Le sadisme réprimé de l'auteur s'exprime ici envers l'écureuil, puisqu'il affirme que ses persécuteurs « le rendaient insupportable, en le faisant sauter en divers sens, monter, descendre le long de [s]es habits, pour [l]e chagriner au point de [l]e faire sortir de [s]on caractère, de [l]e forcer à frapper ce pauvre petit animal » (*ibid.*, p. 326). Cette même cruauté s'observe ainsi aux détours de plusieurs phrases, dans lesquelles l'auteur manifeste, par exemple, sa jouissance à l'idée des supplices éternels subis par les farfadets qui grillent en enfer, de même que sa délectation de l'accomplissement de la vengeance de Dieu envers les infidèles. Dans le chapitre LXXXVI du *Livre premier*, il explicite ce désir en écrivant :

[...] voilà un farfadet qui a reçu la juste punition de ses forfaits [...] il brûle maintenant dans les enfers [...] ainsi finiront tous les farfadets. Je ne suis pas méchant mais je jouis en me pénétrant de cette vérité. (*Ibid.*, p. 220.)

L'agressivité sous-jacente au délire de Berbiguiier serait en somme l'expression de ce désir de mort que le sujet oriente vers l'autre plutôt que vers lui-même, gardant ainsi intact son propre narcissisme. Le désir de mort est ici intimement lié au motif de la jouissance, qui revient constamment, tel un leitmotiv, dans les mémoires. Le chapitre LVIII du *Livre premier* est particulièrement évocateur à ce propos, puisque Berbiguiier y raconte le mauvais sort que lui a lancé une jeune et jolie demoiselle en lui touchant la cuisse. Après avoir insinué que les persécutions de Berbiguiier provenaient de son célibat, la jeune fille, que le narrateur qualifiera très tôt de *farfadette*, lui effleure le haut de la jambe pour se moquer de lui. Berbiguiier ressentit aussitôt une douleur à l'endroit même où les doigts s'étaient posés sur le tissu. Son trouble va ensuite en augmentant, ne se dissipant pas avant plusieurs jours. Le plus étonnant est sans doute que « l'ensorcelé » insistera par la suite pour « la remercier des douleurs qui avaient suivi l'attouchement » (*ibid.*, p. 193). La présence des termes « remercier » et « douleur » de façon aussi rapprochée révèle fort bien la volonté de souffrir du persécuté, qui en vient avec le temps à cultiver, voire à rechercher, des tourments. Cette douleur est donc considérée comme une forme de « punition divine »,

juste et fondée, parce qu'elle vient châtier Berbiguier de s'être adonné, même de manière involontaire, à un acte répréhensible.

En somme, que ce soit dans cet épisode ou encore dans sa relation avec son écureuil domestique, sans oublier les supplices endurés par ses tourmenteurs, Berbiguier fait sans contredit l'éloge de la douleur et du «martyr» dans ses mémoires, tantôt en se faisant lui-même le bourreau, tantôt en subissant avec impuissance et jouissance les foudres de ses tortionnaires. Profondément convaincu du rôle décisif qu'il a à jouer dans cette lutte contre le fléau démoniaque dont il est la victime, l'auteur des *Farfadets* livre un combat qui prendra à ses yeux une ampleur universelle : ainsi, tous les borgnes qu'il croisait, de même que les boiteux, devenaient des farfadets victimes de ses impitoyables épingles...

Entre cosmologie et mégalomanie

Ce n'est à personne de moins qu'aux «princes et souverains des quatre parties du monde» (*ibid.*, p. 24) que *Les Farfadets* sont dédiés, puisque leur auteur est déterminé à faire connaître à l'univers le fléau dont il est l'innocente victime. La mégalomanie, qui vient souvent de pair avec le délire de persécution, établit ici une relation de compensation chez le sujet, une forme de *contrepois* à ses tourments. Berbiguier, pour qui le rapport au corps *désirant* est problématique, trouve en somme un réconfort dans ce sentiment de «toute-puissance» ressenti envers lui-même et dans ce narcissisme poussé à son paroxysme. Sa mégalomanie est à l'image de son adoration pour Dieu et de sa haine pour les démons ; elle se traduit notamment par l'omnipotence totale qu'il leur impute. Les théories de Freud vont aussi en ce sens. Dans son analyse sur Schreber, il écrit que «le délire des grandeurs [...] p[eut être] conç[u] comme une surestimation sexuelle du moi propre, le mettant ainsi à côté de la surestimation de l'objet d'amour» (Freud, 1995, p. 63). La mégalomanie se trouve ainsi intimement liée au délire de persécutions dont elle devient en ce sens l'*instrument*, justifiant les tourments subis par le sujet. De cette manière, les affronts que supporte Berbiguier sont selon lui légitimes : parce qu'il a été *choisi* par nul autre que Dieu, ces affronts consistent en une sorte d'hommage à sa singularité, à son caractère «d'élus».

D'ailleurs, la relation du «Fléau des farfadets» à ses bourreaux se modifie au cours de ses mémoires. L'auteur écrit dans le *Livre premier* qu'il cherche à tout prix à mettre fin à ses tourments, pour en venir graduellement à rechercher leur présence dans le *Livre troisième*, comme s'il était désormais incapable de se passer de l'attention particulière des farfadets. Les lettres reçues de Lucifer et ses suppôts même, dans le

dernier livre, viennent aussi appuyer ce fort désir qu'a Berbiguier de se considérer comme désigné, la horde infernale ne s'acharnant plus que sur sa malheureuse personne⁹.

En ce sens, les exemples de la mégalomanie de Berbiguier abondent dans *Les Farfadets*, que ce soit les éloges de son entourage, pour sa piété et son travail, sa surestimation de lui-même par rapport aux savants (qui ne sont, selon lui, que de vulgaires sots), sans oublier cette influence que possèdent les farfadets sur « sa planète » (*ibid.*, p. 208). Car c'est peut-être lorsqu'il est question de la force des « planètes », en référence à l'astrologie, que se révèle le plus dans le langage la folie de Berbiguier. Cependant, l'auteur se « réapproprie » l'astrologie, puisqu'il emploie à ce sujet plusieurs phrases et tournures ampoulées aux significations obscures, telles que « les satellites de Satan » (*ibid.*, p. 104), « une planète qui soufflait un vent affreux » (*ibid.*, p. 128), et « mes épingles piquent jour et nuit leurs satellites » (*ibid.*, p. 221). Le délire de Berbiguier est ici perceptible, de même que sa fascination pour ce qui lui paraît « tout-puissant », à l'image d'un Dieu idéalisé.

Henry Ey, psychiatre et auteur du *Traité des hallucinations*, qualifie pour sa part de « psychose délirante fantastique » ce type de désordre psychologique à saveur astrale, qui se caractérise comme :

[...] [une] production délirante à thèmes multiples principalement mégalomaniaques et cosmiques [et] une pensée archaïque, magique ou paralogique indifférente dans l'élaboration de ses conceptions aux valeurs logiques d'une intelligence par ailleurs intacte. (Henry Ey, 2004, p. 834.)

Les multiples néologismes inventés par Berbiguier, comme « anti-farfadéen » et « diabolico-infernale », achèvent de nourrir cette psychose délirante, qui finit par posséder son propre vocabulaire et ses remèdes spécifiques (les bouteilles-prisons, les épingles, etc.) inventés par le malade. Bref, par ces extravagances qui se détachent du reste du texte, l'auteur exprime malgré lui les fondements d'un « univers » qui lui est parfaitement cohérent, et qui possède à la fois son langage et ses propres efforts thérapeutiques. Dans son ouvrage sur les fous littéraires, André Blavier affirme que pour distinguer l'écrit d'un fou d'entre les autres, « le langage employé est un critère plus sûr [...] ces fous [ayant]

⁹ Les lettres rassemblées par Berbiguier à la fin de son troisième livre, dont quelques-unes sont prétendument signées par les farfadets, sont particulièrement révélatrices de sa mégalomanie, puisqu'on peut, par exemple, y lire : « Berbiguier, finiras-tu de me tourmenter, moi, et tous mes collègues ? Misérable que tu es ! Tu viens de me faire périr quatorze cents de mes sujets, et moi-même j'ai failli être victime le jour de tes travaux, lorsque j'étais dans le tuyau de ton poêle. Si tu voulais être plus indulgent pour nous, nous te nommerions notre souverain ; regarde quelle place éminente tu posséderais ! Tu serais le chef de tous les esprits : tu jouirais non seulement de ce grand avantage, mais encore de celle de posséder toutes les belles qui seraient dans ton palais ; car tu dois savoir que nous avons ici toutes les reines, les princesses, enfin toutes les belles femmes qui, depuis 4 800 ans, ont fait les délices de tous les grands héros de ce monde. Signé par *L'Ambassadeur extraordinaire*, Rhotomago. » (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 628.)

toujours trouvé la formule universelle, résolu le problème que personne n'avait jamais pu résoudre, ils ont des solutions pour tout» (2001, p. 31). Le délire de Berbiguier, dans toute sa complexité, rend bien compte de cet énoncé, puisqu'à la source même de l'acte d'écriture se trouve cette *volonté* de dénoncer un fléau universel et de rendre publics les moyens qu'il a développés pour mettre ses persécuteurs hors d'état de nuire.

Conclusion

Traversées par l'ambivalence de Berbiguier, ces mémoires sont particulièrement denses et complexes, dissimulant sous leurs apparentes dénonciations plusieurs idées obsédantes. Le choix des mots, les répétitions et les nombreux thèmes récurrents viennent appuyer à la fois le délire de persécution de l'auteur, son désir d'autodestruction et sa mégalomanie. Par conséquent, *Les Farfadets* sont d'une étonnante richesse, tant au point de vue littéraire que clinique, l'auteur transmettant dans cet écrit, souvent malgré lui, plusieurs indices qui permettent de mieux cerner sa folie.

En outre, ses influences livresques sont également perceptibles, que ce soit du côté littéraire, ou encore des lectures théologiques ou démonologiques. Berbiguier écrit justement dans son troisième livre :

[...] [Mon ambition est,] outre de vaincre [m]es ennemis [...] [d'être] assimilé aux Bossuet, aux Massillon et aux Fléchier, qui ont donné leurs œuvres au public pour prouver que les hommes qui ont véritablement de l'esprit ne se sont jamais laissé diriger que par l'esprit du bien. (Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, 1990, p. 544.)

Il fait aussi mention de Rousseau à quelques reprises, notamment dans son *Livre second*, où il écrit :

Jean-Jacques Rousseau, qui serait le plus grand homme du monde, s'il n'avait pas avancé des principes réprouvés, aurait dû être traité de fou, il était persécuté aussi par des farfadets. La seule différence qu'il existe entre lui et moi, c'est qu'il n'a pas désigné ses persécuteurs par leurs véritables noms, et que j'ai su les signaler par la qualification qui leur est propre. (*Ibid.*, p. 298.)

Il est vrai que le discours de Berbiguier n'est parfois pas sans rappeler certains passages des *Rêveries du promeneur solitaire*, composées près de cinquante ans avant *Les Farfadets*, dans lesquelles Rousseau accuse ses persécuteurs en écrivant :

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. [...] Dans tous les raffinements de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a

fait oublier ; c'était d'en graduer si bien les effets qu'ils pussent entretenir et renouveler mes douleurs sans cesse en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. (Rousseau, 1972, p. 35-37.)

Bien que les persécuteurs diffèrent, car ils sont clairement identifiés chez Berbiguier, le même modèle persécuteur-persécuté se répète encore ici, semblable au martyr qui s'incline devant les foudres de son Dieu. Le « fléau » devient dès lors justifié, et le sujet en redemande, car celui-ci ne peut que difficilement envisager son existence sans son lot de mises à l'épreuve. En effet, que deviendrait Berbiguier sans ses farfadets ?

Bibliographie

1868-1889. *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Série 2, tome 9. Paris : Masson : P. Asselin : [puis] Asselin et Houzeau, 796 p.

ANSERMET, François, Alain Grosrichard et Charles Méla. 1989. *La Psychose dans le texte*. Paris : Navarin, 141 p.

BERBIGUIER DE TERRE-NEUVE DU THYM, Alexis Vincent Charles. 1990. *Les Farfadets* [1821]. Grenoble : Éditions Jérôme Million, 667 p.

BLAVIER, André. 2001. *À Propos des fous littéraires*. Paris : Éditions des Cendres, 59 p.

CHAMPFLEURY. 1967. *Les Excentriques* [1852]. Genève : Statkine reprints, 346 p.

EY, Henri. 2004. *Traité des hallucinations* [1973]. Paris : Bibliothèque des introuvables, 1543 p.

FELMAN, Shoshana. 1978. *La Folie et la chose littéraire*. Paris : Seuil, 349 p.

FREUD, Sigmund. 1995. *Le Président Schreber : remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (dementia paranoides)* [1909]. Paris : Presses universitaires de France, 84 p.

LARCHEY, Lorédan. 1993. *Gens singuliers* [1867]. Bassac : Plein chant, 212 p.

PARAT, Catherine. 2002. *L'Inconscient et le sacré*. Paris : Presses universitaires de France, 103 p.

RIGOLI, Juan. 2001. *Lire le délire : aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*. Paris : Fayard, 649 p.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. 1972. *Les Rêveries du promeneur solitaire* [1782]. Paris : Gallimard, 277 p.

SAINT-AMANT, Marc-Antoine Girard de 1855. *Œuvres complètes*. Tome 1. Paris : P. Jannet, 479 p.

